The author's primary interest — in this book at least, for she apparently has another on the way — is in Osuna's use of myth, symbolism, and allegory. His general approach, based on the medieval search for levels of meaning within texts, was not particularly original. In his use of traditional methods, however, he was capable of considerable innovation. Calvert calls attention particularly to his extensive drawing on nature as a book capable of providing letters for his alphabets, a book inferior indeed to Scripture but not radically different in kind. In numerous "meditations on the creatures" he used the natural order as a fertile source of analogies. These analogies were more often directed to the intellect than to the imagination, moving by abstraction from the functions of things rather than by description from their appearances, for the path to contemplation was through knowledge formed by love rather than through images appealing to the senses. What Osuna sought was thus "the spirit of the letter"; and he did so with considerable freedom, convinced that fidelity to one faith was consistent with many interpretations either of the book of nature or of Holy Scripture. One wonders how different relations between scientists and the church might have been in succeeding centuries if Osuna's approach had prevailed.

Students of the Renaissance will naturally be interested in possible connections between leading humanists and one who shared their spirit in such measure. A number of parallels are pointed out, notably with Erasmus and Ficino, but they are all fairly general and the trails soon peter out. More promising is the author's suggestion that medieval traditions of rhetoric and homiletics, still very much alive in Osuna and transmitted through him and others to modern secular writers, would repay more study than they have yet received. Among influences of Osuna on later writers, that on the metaphysical poets seems most important.

The author has performed a welcome service and done so with skill and subtlety. Specialists in Spanish literature or in mysticism will derive the most benefits, but the few non-specialists who are likely to pick up a book with such a title will find unexpected rewards. The book does not make easy reading, to be sure, as in the case of Osuna himself not through the obscurity of the subject or through deficiencies in style but through complexities in the sequence of thought. Is this evidence of some lack of clarity, or is it a necessary reflection of Osuna's own complexities? It is difficult to know without a mastery of Osuna's thought, and the author seems to be practically the only expert. By restricting herself to certain aspects of Osuna's use of figures she could undoubtedly have written a neater and more approachable book. But then we should have learned less about Osuna, and this in the present state of research we could ill afford.

JOHN WEBSTER GRANT, *Victoria University*

Franz Bierlaire. *Les Colloques d'Erasmus: réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Eglise au XVI^e siècle*. Paris: Les Belles Lettres, 1978. pp. 319.

On pourrait soutenir que la pensée et l'art d'Erasmus se trouvent moins dans ses grands ouvrages, tels les *Paraphrases sur le Nouveau Testament*, que dans ses petits

livres d'allure légère comme l'*Eloge de la Folie* ainsi que les *Colloques*. Il semble que ces derniers sont précisément l'oeuvre où le génie d'Erasmus s'est exprimé avec le plus de bonheur et d'aisance. Il importe d'y poursuivre corieusement le cheminement de sa pensée, car on ne la rencontre nulle part ni plus sûre d'elle-même, ni plus complète. Et qu'on ne s'y méprenne pas: le badinage est sérieux et l'ironie n'est qu'apparente. C'est ce que les lecteurs de l'époque ont bien senti, puisque jusqu'en 1550 seule la *Bible* était vendue à plus d'exemplaires en Europe; c'est ce que la censure a bien compris aussai, puisque les *Colloques* furent condamnés par la Sorbonne de Paris dès 1526 et mis à l'Index officiel de l'Eglise universelle à partir du milieu du siècle.

Mais que contenaient donc les *Colloques*, pour attirer à la fois la foule des lecteurs et les foudres de la censure? Les théologiens de Sorbonne y virent un ouvrage qui tournait en dérision les jeûnes et les abstinences, le culte des saints et de la Vierge, les voeux monastiques, qui déconseillait l'entrée en religion, qui livrait les questions théologiques en pâture aux ignorants, bref un livre propre de tout point à corrompre la jeunesse. Cependant, pour la foule des lecteurs, quelle richesse d'aperçus religieux, moraux et sociaux dans ces amusants *Colloques*, et surtout, quelles leçons d'humaine réflexion sur les conditions humaines! Indissolublement, Erasmus y lie culture intellectuelle et culture morale ainsi que chrétienne, à travers le faisceau de sa critique humoristique; dans le plus clair regard qu'un humaniste ait su jeter sur le monde d'alentour, Erasmus fond tous les problèmes vers la création d'un nouvel homme idéal.

L'excellente étude de Bierlaire sur les *Colloques* d'Erasmus met justement en relief les temps forts de la pensée érasmiennne visant à la création de l'homme nouveau, soit réforme des études, réforme des moeurs et réforme de l'Eglise au XVI^e siècle. Il s'agit ici d'une solide thèse de doctorat, mais d'une thèse qu'on lit parfois comme un roman palpitant, notamment le long chapitre consacré à "la bataille des *Colloques*". Dans son introduction, Bierlaire rappelle que l'ouvrage a été conçu à Paris vers 1498 et qu'il n'était alors qu'une sorte de "Méthode Assimil" à l'usage des apprentis latinistes. C'est en 1522 seulement qu'Erasmus en donnera une première édition, mais dans un esprit tout différent; et les *Colloques* vont s'enrichir à onze reprises différentes jusqu'à l'édition définitive de 1533, alors que l'oeuvre a déjà fait son entrée dans la grande littérature, et dans la littérature pour adultes.

En ce qui concerne la réforme des études, Bierlaire note qu'Erasmus s'est préoccupé toute sa vie de questions pédagogiques et qu'il a consacré aux problèmes de l'éducation un nombre impressionnant d'ouvrages. Le principe de base de la pédagogie érasmiennne tient dans ces quelques lignes: la formation intellectuelle de l'enfant est inséparable de sa formation morale et religieuse; on ne met pas au monde des enfants pour soi, mais pour la société et pour Dieu; c'est l'éducation qui fait de l'enfant un homme authentique, car "on ne naît pas homme, on le devient." Et l'éducation que veut promouvoir Erasmus, c'est une éducation libérale et humaine qui vise à former des hommes libres (idée audacieuse sinon novatrice, quand on sait qu'un Savonarole à Florence n'avait point la même confiance en la nature de l'enfant).

Dans le chapitre consacré à la réforme des moeurs, Bierlaire étudie à la fois le genre littéraire du colloque et l'intention utilitaire avouée sans équivoque par Erasmus. Précédemment, le colloque scolaire ne servait d'abord qu'à enseigner le latin de la manière la plus naturelle possible; avec Erasmus, ces petites comédies en un acte se chargent d'une signification voulue: les *Colloques* deviennent une sorte de "Comédie humaine" où toute la société du XVI^e siècle défile devant nos yeux, vivante et bigarrée. Les charlatans côtoient les braves gens, un moine sermonne un soldat, une

coutisane accueille un visiteur, deux commerçants se taquent sur le pas de leur porte, des lettrés se retrouvent pour une partie de campagne, etc. Certains dialogues apparaissent comme les pages d'un journal dans lequel l'humaniste laisserait à de pittoresques complices le soin d'exposer contradictoirement ses idées, un journal à deux voix en quelque sorte, reflet d'un dialogue intérieur et peut-être des divisions de l'opinion publique, qui est prise à témoin et invitée à trancher. Jouissant de l'immunité dramatique, l'auteur des *Colloques* engage et s'engage, et il va d'autant plus loin qu'il croit pouvoir dégager sa responsabilité: ce n'est pas lui qui parle, mais ses personnages. Ainsi Erasme ose-t-il se permettre une plus grande liberté d'expression et, comme la Folie, soutenir les paradoxes les plus paradoxaux, refaire le monde en se mettant à la place du pape ou de l'empereur. Ici le moraliste pose un regard critique sur la société de son temps, et il dit des vérités en riant ou encore il rit en disant des vérités. Les *Colloques* constituent un miroir grossissant des ridicules et des tares d'une société malade, un théâtre dont les spectateurs sont aussi les acteurs; et tant pis ou tant mieux si même des enfants devaient les lire, car l'éducation ne consiste pas à mentir à l'enfant en le surprotégeant. L'humaniste ose montrer le monde tel qu'il est et les hommes tels qu'ils sont.

Par l'abondance et la diversité des thèmes qui y sont abordés, les *Colloques* nous offrent une synthèse de la réflexion érasmiennne. Rôle indispensable du jeu dans l'éducation qui est aussi loisir, nécessité d'une religion intérieure affranchie des pratiques formalistes et judaïques, idéal de perfection chrétienne valable pour les laïcs et non seulement pour les moines, égalité des sexes et promotion de la femme, plainte de la paix et horreur de la guerre, bref l'art de bien naître, de bien vivre et de bien mourir c'est ce que les *Colloques* enseignent, sous la forme de saynètes aussi amusantes qu'édifiantes. Mais au fil des éditions successives, c'est la critique religieuse qui est devenue le sujet le plus important et le plus brûlant des *Colloques*. Aussi peut-on comprendre qu'aucune des oeuvres d'Erasme n'a suscité autant de remous et de protestations, en attendant la condamnation.

En valorisant la liberté du chrétien et la religion intérieure, Erasme propose un remède au mal profond dont souffre alors l'Eglise. Mais ce faisant, clament les adversaires, Erasme n'est pas loin de partager les vues de Luther sur bien des points; on l'accuse de mettre en cause l'autorité de l'Eglise lorsque, au nom de la primauté de la religion intérieure, il dénonce les excès des cérémonies dans la vie chrétienne. Là réside le noeud du débat dans les *Colloques*, spectacle en soixante tableaux illustrant les folles passions du monde et ses opinions absurdes. En des temps moins troublés, Erasme eût passé pour ce qu'il voulait être: quelqu'un qui dit la vérité en riant, et l'on aurait peut-être félicité ce contestataire de posséder le sans de l'humour. Mais en cette période de crise religieuse, la contestation apparaît comme une trahison et l'humour comme un appel à la subversion; l'ombre de Luther plane sur la bataille des *Colloques*. Pendant qu'Erasme veut corriger les contemporains de leur superstition, ses adversaires défendent, parfois jusqu'à l'absurde, un ordre gravement menacé. Traiter des choses saintes en riant, c'est cela qu'on lui reproche avant tout, sa manière davantage encore que sa matière. Et pourquoi? Parce que cette manière est éminemment efficace auprès des lecteurs de tout calibre. Aussi les *Colloques* resteront-ils à l'Index jusqu'à la fin du XIXe siècle.

BENOIT BEAULIEU, *Université Laval*